**La tannerie Duclos et Payan de Saint-Hyacinthe**

La tannerie Duclos et Payan a gardé cette raison sociale depuis sa fondation en 1873 jusqu’en 1923 où, passant aux mains de la seule famille Payan, elle s’appelle dorénavant Duclos et Payan Limited (Limitée en français également). Nous avons donné un aperçu de l’évolution de la firme dans les biographies de Silas Duclos et Paul Payan, ses fondateurs. Nous en reprenons l’essentiel ici complété par d’autres informations plus spécifiques. Il est clair qu’un historique plus précis demanderait une recherche nettement plus poussée notamment sur les techniques de fabrication, ses achats et ses ventes, ou son insertion dans l’industrie maskoutaine, ce qui va bien au-delà de nos ambitions.

1. La tannerie Duclos et Payan (1873-1923)

Paul-Frédérique Payan a acquis par la pratique une expertise comme corroyeur et Silas-Tyrannus Duclos s’est formé pour le commerce et a de l’expérience comme commis et gestionnaire. Ils allieront leurs compétences en octobre 1873 pour fonder la tannerie Duclos et Payan.

Ils commencent modestement en utilisant les locaux de l’ancienne tannerie de Louis Côté, l’important marchand de chaussures de Saint-Hyacinthe et l’inventeur dès 1871 d’une machine à finir les semelles et puis d’une autre, à contreforts. Elle était située près de la rivière, rue Saint-Simon.

Ce n’est qu’en 1875 qu’ils achètent un lot rue William et y construisent un bâtiment de 75 pieds de long (22 m) à partir des planches des grands arbres trouvés sur place. Le choix de Saint-Hyacinthe est particulièrement intéressant avec des bois de pruche et des animaux à proximité ainsi qu’une main-d’œuvre disponible dans ce centre régional prospère. De plus, ils peuvent envisager des débouchés dans la grande ville de Montréal, les chemins de fer facilitant dorénavant le transport de marchandises.

Comme la banque Molson leur avait avancé les fonds, l’institution financière constituait son unique clientèle, explique M. Payan, en ce sens que la banque recevait tous ses cuirs et qu’après les avoir estimés et portés au crédit des fabricants, elle se chargeait elle-même d’en effectuer la vente[[1]](#footnote-1).

De plus, leurs débuts sont difficiles car ils subissent des pertes dues à la faillite de quelques-uns de leurs gros clients et leur capital en subit les conséquences. Pourtant, en bons protestants, ils ont adopté la devise « L’honnêteté est la meilleure enseigne ». Silas s’occupe de la gestion, de l’achat et de la vente des produits, alors que Paul voit à la qualité de leur fabrication.

 En 1876, avec l’obtention du premier prix à la Foire du centenaire à Philadelphie, leur commerce acquiert une certaine notoriété. Par chance leurs bâtiments seront épargnés dans le grand incendie de cette même année (et ultérieurement dans celui de 1903). Cette même année, ils fabriquent déjà des contreforts qui combinent cuir et textile, ce qui devint la norme dans l’industrie. En 1879, ils achètent la tannerie rivale de Victor Côté. En 1882, ils doublent la grandeur des bâtiments et triplent la capacité de leurs installations. Dans les premières années, ils acquièrent des peaux brutes des cultivateurs mais se rendent vite compte qu’ils gagnent à acheter des peaux davantage travaillées. Ils en préparent de toutes sortes, particulièrement en les tannant au chrome (procédé qui date de 1858) pour faire du cuir à empeigne ainsi que des renforts, contreforts et fausses semelles pour les chaussures. Ils offrent aussi du chamois, de la croûte de cuir (partie inférieure de la peau) qui permet de faire du suède, tout ce qu’il faut par ailleurs pour faire des chaussures y compris des produits pour le traitement du cuir par les corroyeurs[[2]](#footnote-2).

Au commencement, ils employaient une quinzaine d’ouvriers, déjà 120 en 1886, 150 en 1910, et par la suite, plus de 250, livrant des quantités de cuir au Québec, en Ontario et même en en exportant en Angleterre. C’est ce qui explique que Paul Payan fasse un voyage d’affaires en Europe en 1881, par exemple.

En 1887, la ville soutient l’établissement de la maroquinerie Moseley[[3]](#footnote-3) lui avançant quelque 15 000$ pour faciliter son lancement. La maison est lancée au printemps 1888 et il y a partage des tâches entre les deux établissements. Duclos et Payan continuent le tannage du gros cuir à partir du tanin des écorces alors que la nouvelle tannerie prépare des cuirs fins en traitant au chrome des peaux de chèvres importées de l’Amérique du Sud, du Brésil surtout[[4]](#footnote-4). Cette tannerie sera malheureusement détruite par le feu le 4 août 1897 et ce sera la plus ancienne qui devra prendre la relève.

 Duclos et Payan s’est toujours piquée d’être à la fine pointe de l’industrie et elle a vu à ajouter de multiples bâtiments à ses installations premières afin de mieux répondre aux besoins. Les peaux subissent leur premier traitement à l’extérieur dans des fosses aménagées à cet effet avant de passer à l’étape de raffinement à l’intérieur. En 1916, on ajoutera à ces édifices un bâtiment spécialement consacré à la production de contreforts dont le nombre dépassera la centaine par jour en 1945.

 Au décès de Silas Duclos en 1925, *Le Clairon* précise bien quel a été son rôle dans l’entreprise. « Il avait charge de la partie commerciale de cette industrie et c’est grâce, en très grande partie, à son inlassable activité et à son esprit d’entreprise parfois audacieux qu’elle prit cet essor qui la porta à la prospérité actuelle. »

Commencée modestement, l’usine Duclos & Payan devient en quelques décennies incontournable à l’échelle canadienne avec succursales à Montréal, Québec, Toronto, y ajoutant une succursale en Grande-Bretagne pour rejoindre cet autre marché. Elle y tient des magasins-entrepôts qui offrent toutes les variétés de cuir qu’elle produit et elle y garde un stock suffisant pour répondre aux besoins locaux.

Ainsi, de 1905 à 1955, elle tiendra dans le Vieux-Montréal un magasin-entrepôt qui lui donnera pignon sur rue au 370, rue Le Moyne à côté d’autres commerces consacrés au cuir. C’est elle qui fera disparaître l’attique de l’immeuble pour le transformer en quatrième étage, couronnant l’édifice de pierres grises par une rangée de brique en façade.

 Plus tard, en 1913, les réponses que donne Paul Payan à la Commission d’enquête fédérale sur l’enseignement industriel et technique dans la Province de Québec jettent un éclairage intéressant sur son appréciation de ses employés et sur le rôle des écoles dans leur formation[[5]](#footnote-5).

Il déplore ensuite qu’il n’existe aucune école industrielle pour apprendre aux adolescents un métier qui leur permettrait de gagner leur vie ou de se perfectionner dans le cas de ses propres employés. À son avis, il n’y a qu’une douzaine de ses ouvriers qui soient vraiment compétents [entendez, bien formés] sur les 150 qu’il emploie. « Tous les hommes qui ont appris le tannage l’ont appris en travaillant, et il en est de même des corroyeurs. » Il prend volontiers des apprentis, mais il ne peut les engager qu’à la semaine car, dès qu’ils sont mécontents, ils quittent. Certains de ses ouvriers savent si peu compter qu’ils ne peuvent même pas faire les mélanges chimiques dans les bonnes proportions. Il constate que la tannerie « n’attire pas autant les ouvriers que si le travail était plus propre, les hommes devant travailler au milieu de peaux sales et humides ».

Malgré ces limites, la compagnie n’a cessé de progresser. Pourtant, à 77 ans, Silas Duclos veut passer la main. Les Payan, père et fils,profitent de l’occasion pour racheter sa part et réorganisent la compagnie sous le nom de Duclos & Payan Limitée (ou Limited selon la langue) pour bien distinguer les deux entités.

2. Duclos & Payan Limitée (1923-1948)

La compagnie n’a pas d’intérêt à renier son passé ni ses origines comme la conservation du nom l’indique, mais elle passe aux mains de la génération suivante, ainsi que le montre une brochure parue en 1924 pour souligner son cinquantième anniversaire (1873-1923), illustrant pour ses clients toutes les étapes du traitement du cuir chez elle. Elle emploie alors 200 hommes et 35 femmes.

Les trois fils de Paul-Frédérique, soit Louis-Paul-Frédéric (1876-1950), Jules- Richard (1881-1966) et Eugène-Duclos (1888-1971) font partie de l’exécutif de la compagnie ainsi que son gendre, Frédéric W. Moseley (1869-1937), l’époux de Sophie-Evelyne Payan, le seul de la première génération; le fils de Silas-T. Duclos, Charles-Antoine (1883-1956), est l’ultime représentant de l’ancienne lignée à faire partie des dirigeants.

 La manufacture de contreforts a pris une importance considérable et elle a depuis 1916 son immeuble propre, moderne et bien éclairé. La brochure montre aussi les salles d’entrepôt pour les peaux et leur première préparation, celles du tannage proprement dit et de la finition, complétées par celle de la section de l’usine consacrée aux fausses semelles. Elle donne finalement une image de l’organisation des bureaux. Un autre document notera la richesse de la documentation de la bibliothèque de l’entreprise qui fournit tout ce qu’il faut sur les techniques appropriées utilisées depuis plus de cinquante ans et qu’on enrichira pas la suite.

 La Grande Crise économique des années 1930 a beaucoup affecté l’industrie du tannage, mais il semble bien que, malgré tout, Duclos et Payan ait su tirer son épingle du jeu. Un peu avant la Deuxième Guerre mondiale, Charles Payan (fils d’Eugène) a terminé haut la main ses études de chimie à l’Université McGill en 1937 se destinant à superviser ce secteur de l’entreprise. Il est ensuite parti pour l’armée et y a travaillé dans la section technique. Au lendemain de la guerre, profitant de ce qu’il était sur le vieux continent, il a fait en Allemagne une tournée des tanneries et s’est informé sur leurs façons de faire.

Du 5 septembre au 3 octobre 1945, il visite sept usines. Il en rendra compte à l’Association des tanneurs à Toronto le 5 avril 1946. Il y discute procédés, nouveaux produits et machines innovatrices, comparant parfois les résultats qu’on obtient dans ce pays avec ceux des États-Unis. Retenons que la situation de guerre a amené l’industrie à trouver des substituts naturels au cuir ou à avoir recours à des fibres synthétiques ou encore chercher d’autres méthodes de tannage qui utilisent des produits différents. Tout cela laisse présager la transformation du marché qui va affecter directement Duclos et Payan Ltée peu après.

Déjà en 1945, la compagnie se sert de fibres pour ses contreforts, multiplie ses moules pour les adapter aux besoins de la mode féminine, y compris les talons hauts ou les sandales… sans contrefort. Sans délaisser le blanc ou le noir, elle produit une gamme de teintures, des marrons foncés aux variétés de bleus en passant par des nuances de rouges, Charles ayant la haute main sur ce département.

En 1946, ce sont les deux frères Louis-Paul-Frédéric et Eugène Payan qui gèrent la compagnie alors que Jules-Richard est responsable du comptoir déjà signalé dans le Vieux-Montréal. Ce dernier, qui est aussi vice-président de la compagnie, est particulièrement actif au sein de la Tanners’ Association, président sortant et encore membre du conseil d’administration. Également conseiller dans la Hides and Leather Administration. Les Payan ont acquis une notoriété dans leur domaine d’une génération à l’autre. La ville de Saint-Hyacinthe ne vient-elle pas de nommer une rue en leur honneur? Ils contribuent même au développement des loisirs locaux. Si Jules préfère la chasse en Outaouais[[6]](#footnote-6), Eugène se souvient de son passé de hockeyeur professionnel pour les Canadiens de 1910 à 1913. Il sert alors de coach à l’équipe de l’usine dans la Ligue industrielle de Saint-Hyacinthe. En 1934, il sera du premier bureau de direction du Club de golf Saint-Hyacinthe Ltée comme vice-président aux côtés de T.-D. Bouchard, le célèbre tribun, fondateur du journal *Le* *Clairon*, maire de la ville et député provincial.

3. Le déclin de la société (1948-1968) et sa fin

 L’année 1948, celle justement du 75e anniversaire de la Société, nous apparaît marquer le début de la fin de l’entreprise dû principalement à la transformation radicale de l’industrie au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. C’est Eugène, le frère de Louis-Paul-Frédéric Payan décédé le 26 novembre 1950, qui le remplacera à la présidence, mais qui devra gérer le déclin de l’usine. Signalons que ce même Eugène avait été longtemps échevin à l’hôtel de ville où il avait son mot à dire comme tous les Payan qui l’avaient précédé depuis des décennies. Il ne quittera cette fonction qu’en 1954.

À la fin des années 1940 et dans les années qui suivent, Eugène et les dirigeants de Duclos et Payan tentent de faire face aux changements dans l’industrie du cuir au lendemain de la guerre[[7]](#footnote-7). Le riche Hartland Price leur facilite les choses en achetant des parts de la compagnie, cet apport en capital leur permettant d’acquérir de nouvelles machines plus performantes. Ainsi, une machine permettait de disposer les peaux préparées sur de larges étendoirs et de les faire passer dans un séchoir approprié.

 Malgré ces améliorations techniques, la tannerie sera déclassée par la concurrence qui viendra de partout. Alors qu’avant la guerre, Duclos et Payan exportait quelque 60% de sa production, elle est maintenant satisfaite, dans la nouvelle conjoncture, de trouver encore des débouchés dans le marché local. Deux facteurs principaux en sont la cause : la généralisation des similicuirs et du plastique qui a entamé la prédominance du vrai cuir et la compétition importante des pays du Tiers-Monde produisant à bien meilleur compte. Premier atteint, le bureau-entrepôt du Vieux-Montréal doit fermer en 1955. Les ventes aux fabricants de chaussures se font depuis Saint-Hyacinthe.

 En 1961 ou 1962, une feuille publicitaire rappelle que la compagnie a près de 90 ans, qu’elle est dirigée par quelqu’un de la deuxième génération des Payan (Eugène en est le président) secondé dans sa tâche par un représentant de la troisième (Charles Payan, vice-président et directeur gérant). Si on se fie à cet encart, elle n’est pas sur le point de fermer car elle emploie 125 hommes et une vingtaine de femmes opérant à pleine capacité pour répondre à une demande domestique considérable. Duclos et Payan est alors représentée par la Ed Lewis Leather Co. à Toronto et par la D. E. Jacobs en Grande-Bretagne.

 Malgré cette image positive et malgré les innovations qu’elle a réalisées, il devient évident au milieu des années 1960 que la compagnie ne tirera plus de profit du tannage des peaux. Les nouvelles machines sont chères et les nouvelles normes environnementales impliquent également des frais. Il faut maintenant disposer écologiquement des restes des animaux et des déchets chimiques issus du processus de tannage. La compagnie entre dans sa phase de liquidation, mais elle garde ouverte sa fabrique de contreforts. Le secteur du tannage tourne au ralenti puis s’achemine vers sa fin. Le cuir invendu s’accumule dans les entrepôts. On vend les machines à des tanneries des Caraïbes et les multiples constructions tombent finalement sous le pic des démolisseurs, probablement en 1968.



Seul subsista l’immeuble en bon état où on avait préparé des contreforts depuis 1916. À l’arrêt de cette production, on le transforma en une fabrique de finition pour produits de cuir comme des serviettes, des bourses, de menus articles plus modestes. On récupéra les invendus de la tannerie qu’on utilisa à cette fin, le tout sous la supervision de Charles jusqu’en 1974. La production dura encore quelques années sous la responsabilité d’autres propriétaires pour finalement disparaître à son tour, un peu plus de cent ans après la fondation de Duclos et Payan. Probablement dans les années 1980, ce dernier bâtiment à l’abandon fut racheté par le groupe industriel Maska qui l’adapta à ses besoins, comblant les fosses extérieures et faisant disparaître le château d’eau qui avait longtemps marqué le paysage.

24 juillet 2014 Jean-Louis Lalonde

**Sources**

\*\*\*, « Duclos et Payan », *Le Moniteur du commerce* 1909, p. 210.

\*\*\*, « Louis F. Payan », *L’Aurore*, 15 décembre 1950, p. 6.

\*\*\*, « Trois générations de la tannerie Duclos et Payan », feuillet de présentation

vers 1962.

*A Cylopaedia of Canadian Biography*…, 1888, à Payan, Paul, p. 638-639 (en ligne).

Commission royale sur l’enseignement technique et industriel, *Rapport des*

*commissaires,* Partie IV, Ottawa, J. de L. Taché, 1914, p. 2035-2037 (en ligne).

Lougheed, Richard, Généalogie, SHPFQ.

Peter Payan, arrière-petit-fils de Paul-F. Payan, sur le site d’un voyage au pays de ses ancêtres en

2010 avec de nombreuses illustrations. <https://westermarkt2010.wordpress.com/>.

Comprend notamment un article sur la présentation de l’usine : « Canada’s Oldest

Counter Factory », et « Technical Investigation in Germany », *Leather Worker*, avril

1946 et des éléments historiques divers.

Ransom, Howard, Généalogie Payan.

Vieux-Montréal.qc.ca/inventaire, magasins-entrepôts Jesse-Joseph, 370, rue Le Moyne

 (en ligne)

1. Tel que rapporté dans Mgr Choquette, *Histoire de Saint-Hyacinthe*, 1930, p. 353. [↑](#footnote-ref-1)
2. On trouve en ligne sur Wikipedia un article très éclairant sur le traitement du cuir. [↑](#footnote-ref-2)
3. Frédéric Moseley épousera plus tard en 1896 Sophie Evelyne Payan, l’aînée de Paul-Frédérique. [↑](#footnote-ref-3)
4. Information donnée par Choquette, *Histoire*…, p. 354. [↑](#footnote-ref-4)
5. Document accessible en ligne. Document parlementaire no 191d, p. 2035-2037 pour son témoignage. [↑](#footnote-ref-5)
6. Jules Payan avait obtenu un trophée du concours provincial de tir et il fut capitaine de l’équipe qui, en 1939, remporta le championnat canadien. [↑](#footnote-ref-6)
7. Pour cette dernière section. nous utilisons des informations intéressantes sur l’évolution du marché au lendemain de la guerre fournies par Peter Payan, lointain descendant de la première famille immigrée au milieu du XIXe siècle, sur le site d’un voyage au pays de ses ancêtres en 2010 avec de nombreuses illustrations. S’y reporter au besoin, voir https://westermarkt2010.wordpress.com/. [↑](#footnote-ref-7)